

De l'actualité de « La bataille de l'eau noire » (1978-2015)

À l'heure où *Demain* remplit les salles obscures jusqu'au moindre strapontin en nous assurant que (sic) « des solutions sont là pour vous pour réinventer le monde », *La bataille de l'eau noire*, elle, nous reconforte autrement. Avec ce percutant documentaire, Benjamin Hennot nous rappelle qu'il reste des cœurs en colère capables de lancer des tonnes de fumier à la gueule des fossoyeurs de la planète. Ils se nomment eux-mêmes – les mots sont importants – « les irréductibles », « les barbares couvinois » mais aussi « l'intelligentsia couvinoise ». Leurs yeux ne reflètent pas le pacifisme vertueux, mais la colère et le rire. Ils ne découvrent pas la glèbe, le dur effort de bêcher leur parcelle en néophyte, ils sont nés dedans et ne la quitteront pas. Leur petit coin de terre, c'est leur sol natal, leur grand amour. Ils ne dansent pas devant leur boutique bio, ne pédalent pas en suivant les pointillés, ne trient pas des déchets à la chaîne dans une séquence digne des Temps Modernes, n'inventent pas une monnaie pour initiés, ne donnent pas de conférences *urbi et orbi*. Ils tassent leur arthrose dans leurs tracteurs offensifs, lâchent leurs bêtes, tamponnent d'un sigle vengeur des milliers de billets de banque en circulation, forcent les portes du ministère des Travaux publics, attaquent au bélier la « baraque des ingénieurs », renversent des compresseurs dans la rivière, arrachent et brûlent les jalons des topographes, lancent une radio pirate, font de la forêt leur complice de planque, sortent leurs fusils pour faire peur, ligotent l'ingénieur principal et le plongent dans la rivière, menacent de faire pire, mettent le feu aux camions, volent en prison sans émoi, tout ça avec leur accent fantastique : « on a crevé des *pneuelles* » « c'est pour leur *fère* attraper la trouille », « les roches ici c'est du schiste *poûrri* » ; « on a lancé son couteau dans la *haye* pour plus qu'il s'en serve ».

Face à eux, des politiques qui ne chaussent jamais leurs bottes mais se penchent sur les cartes, un trait ici, un trait là, un mur de 70 mètres de haut pour fermer la vallée, des forages kamikazes dans une région dont le sous-sol est un gruyère... Leur discours pieusement étayé est donné en boucle au début du documentaire : « Notre pays a besoin des infrastructures dont il a besoin » « Tout le monde dit : il faut des barrages en Wallonie », ou encore « Il n'y a rien à faire ». Un peu court, même pour des villageois obscurs qui disent, eux, trente-sept ans plus tard : « On a bougé car on voulait sauver nos vallées, surtout que c'était inutile » et, à l'époque : « Non, mais ça va pas ? De toute façon le barrage ne se fera pas ».

Trente-sept ans plus tard, le représentant du ministre, si brocardé à l'époque, en rit, bon joueur. Le topographe, rétrospectivement, s'indigne : « Comment peut-on attaquer des camions qui représentent le travail de l'Etat ? » L'ingénieur en chef conclut, avec rancune : « A l'époque on disait « vandalisme » aujourd'hui on dirait « terrorisme ».

Eux, ils disent « révolte ». Le mot est lâché, repris. Ce n'est pas chacun cultivant son jardin avec l'espoir que les petits ruisseaux feront, demain, les grandes rivières. C'est un mouvement urgent, irrésistible. Des drapeaux noirs découpés dans des tabliers de ménagères, pour signifier « le deuil de la démocratie et de la justice », et la région de Couvin inondée, c'est le cas de le dire, par ce flot de drapeaux pour protéger l'Eau Noire. En toute innocence : certains ne savaient pas ce qu'était l'anarchisme. Leur éducation politique s'est faite sur le tas, leur langage a renoué, spontanément, avec celui des maquisards. Oui, c'était une guerre. Qui la fera, cette guerre, aujourd'hui, son panier bio à la main ?

Contrairement à Mélanie Laurent et son équipe de tournage *hype*, « tous trentenaires » (sic), Benjamin Hennot n'a pas pris l'avion pour réaliser son documentaire. Ses ressources sont

vraiment locales, le combat contre le barrage de l'Eau Noire a mobilisé quelques villages seulement, dans un réel brassage, des jeunes, des vieux, des socialos, des libéraux, des cathos, des grands, des petits, des pauvres, des riches, « ça a rebattu les cartes sociales ». Le tout accompagné de moments de grande beauté, qui s'attardent sur une araignée d'eau, un fil de pêche dans le courant, ou qui médiatisent la colère par des images très simples : la paille qu'on déchiquète, le bois qu'on fend, le fumier que l'on brasse, le regard noir d'un taureau, son souffle obstiné.

Je me suis sacrément ennuyée en voyant *Demain*. Je n'y ai pas « vu » la terre, ni les bêtes, la caméra ne me les a pas donnés. Je me suis même assoupie par moments et je n'exclus pas que le peu d'intérêt de la forme n'y ait contribué. Plus grave : je n'ai rien appris. Certes, il est important de rendre à ceux qui n'y connaissent pas grand-chose et qui sont terrifiés par les documentaires alarmistes, l'impression que ça bouge un peu partout dans le monde. Mais avec quelles armes ? Quel quotient de révolte ? De beauté ? Applaudir un film pour son potentiel de réassurance ne suffira pas.

Et puis l'éternelle question, que je me pose aussi à propos des livres, des spectacles, des artistes *bankables* : pourquoi font-ils l'unanimité ? Pourquoi faut-il que les œuvres subversives, pétries de modestie et d'humour, soient moins courues que les grands machins informes qui font plaisir aux gens ? Malgré le *merchandising* accompagnant la sortie en salle de *Demain* (livre pour adultes, livre pour enfants et CD), qui se souviendra encore de *Demain* quand demain sera là ? Quelles ressources y puiseront les combattants de la dernière chance ?

Les combattants de l'Eau Noire, comme certains livres, certains films, vieillissent, eux, en beauté. Leurs visages, à la fin du documentaire, sont bouleversants de vérité. Modestes, ils en rient encore : « C'était chouette », « c'était une fête », « dans la guerre on se resserre et on s'aime », « c'est magnifique d'en arriver là », et, *last but not least*, « c'est pas en étant sage qu'on arrive à quelque chose, hein ? »

Car si ce film aussi est une fête, il est bien davantage, dans sa conclusion assumée : « Si on était resté dans la légalité, on aurait eu le barrage ». Aujourd'hui, comme réponse au failles de la COP21 ou, à l'échelon local, de notre politique d'aménagement du territoire, des spécialistes nous suggèrent (1) d'assigner en justice, en toute légalité, en potassant des dossiers environnementaux et des textes de lois à longueur de nos journées trop courtes et mal rémunérées, nos Etats imprévoyants. Mais avec quels moyens, face aux lobbys, aux multinationales ?

Et où reste la révolte ?

Caroline Lamarche

(1) sur la Première RTBF, au lendemain de la COP21.

La bataille de l'eau noire, long-métrage documentaire de Benjamin Hennot, 75 minutes, sorti en salles en septembre 2015. Disponible en DVD en librairie ou auprès de la société de production : YC ALIGATOR FILM SPRL, 447 Chaussée de Waterloo, 1050 Bruxelles, 0032 2 344 49 30, ycaligator@optinet.be.